

Jacques Biolley, peintre de l'éternel féminin

par Étienne Chatton

Que Jacques Biolley ait pour unique sujet de prédilection la femme peut surprendre. Oublions les quelques « natures mortes » ou « fruits du matin » : sur la nappe froissée comme un drap, ils ne sont que les parfums d'un même festin. En effet, la femme semble le sujet d'inspiration que le peintre poursuit jusqu'à l'obsession. Même le Doge Loredano, dont il reprend le portrait, ne mérite considération qu'en référence à la Renaissance qui sert de toile de fond à des variations sur le motif de ses émotions.

Mais Jacques Biolley n'est pas plus un produit de culture qu'il n'est un produit de nature. Sa démarche est originale. Le peintre s'est enrôlé sous la bannière des femmes ; champion de l'inégalité des sexes, il fait de chaque tableau un manifeste. Dans ce culte qu'il voue à la femme, il honore un être symbolique et mystique.

Rien ne serait plus faux que de faire de Jacques Biolley un peintre de la réalité. Chez lui, la quête des sources se confond avec la recherche d'un idéal. De prime abord apparaissent, sous-jacents, les fresquistes renaissants. Un maître, plutôt qu'une réminiscence : Piero della Francesca. Figures isolées presque mise au carreau. La géométrisation des formes donne au cou la rigueur d'une colonne dorique où l'ovale du menton vient esquisser un chapiteau.

Mais ces visages surgis au travers d'un poudroier tiennent de plus loin et de plus haut. Ils viennent du cortège des suivantes de Théodora. Aux mosaïques de Ravenne, ces yeux hiératiques vous fixent sous le nimbe ou la couronne. Puis, dans la suite logique des filiations, il y a Ingres. Jacques Biolley emprunte aux Grandes odalisques cette langueur distante qui change la paresse en distinction ; il est servi par une technique superbe qui allie au mystère les charmes ambigus d'Odilon Redon.

Jacques Biolley adore les femmes de tête ; il s'en fait un dîner. Sur leurs coiffes, l'extravagance prend un air heureux et naturel. Les banderoles et les rubans fleurissent comme des roses. À énumérer leurs parures, on croit voir balader *les dames du temps jadis* chantées par François Villon.

Tant de respect a quelque chose de beau, de précieux, d'intouchable. L'inspiration de Jacques Biolley semble reliée par des canaux invisibles aux *Arcanes vainqueurs*. Ces réservoirs situés en dehors de la réalité quotidienne sont les supports de la divination.

La Papesse, mémoire collective rassemblant dans le triangle de son diadème les restes d'Osiris, incarne *La souveraine de Karnak*.

Métis au nom vanillé, l'Impératrice dicte les mots de la tribu *Au cœur ardent des bougainvilliers*.

Plus immédiatement impliquées dans le combat des sexes, les trois Vertus se drapent dans le refus du mâle.

La Justice, en *Officiante* ou *La Force*, victorieuse du lion à la toison palpitante, se livre, pendue, aux *Orients d'écure*.

Est-ce rejet de la modernité que refuser d'être complice de ce qui vous détruit ? Jacques Biolley récuse la souillure. Pourtant le geste d'un artiste ne trouve sa pleine résonance que lorsque sa plume ou son pinceau trempe dans ses blessures. Alors, l'objet concret du désir transcende la parure et la pudeur affichée.

Toute bonne exposition ó qui confronte le spectateur avec lui-même ó est aussi un pari sur l'avenir de l'artiste. D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Aujourd'hui, les yeux scellés sous leurs paupières ou levés sur l'éternité des statues, les créatures de Jacques Biolley se gardent de tout aveu. S'ouvriront-t-elles un jour prochain sur des jardins secrets ? Les lèvres bien ourlées, exotisme bouddhique ou nirvana, elles sourient à l'éternité.